

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

BAL DES ARTISTES.

UN DERNIER MOT.

Huit jours se sont écoulés depuis le bal d'artistes, huit jours et l'on y songe encore ! et tout n'a pas été dit et redit sur cette fête déjà si loin de nous ? Toute curiosité n'est pas satisfaite ? Tout souvenir ne s'est pas éteint ? Que reste-t-il donc ordinairement des souvenirs d'un bal quand un jour entier a passé sur une de ces nuits de folie et d'ivresse ? Et pourquoi le bal d'artistes a-t-il échappé à l'oubli réservé à toutes les réunions frivoles ? Pourquoi, Messieurs ? Parce que toutes vos réunions, à vous gens de loisir, se ressemblent et par la forme et par le fonds, tandis que le bal d'artistes est un bal à part parmi les bals, une réunion d'un genre neuf où il se peut faire que vous n'eussiez pas été admis, quand bien même vous joindriez à la possession du claqué de velours un nom avantageusement connu dans l'épicerie.

Au moment où la nouvelle des apprêts de cette fête pénétra dans les salons de nos deux aristocraties, grande fut la rumeur : Quels seront les hommes ? quelles seront les femmes ? Se demandait-on de toutes parts. D'étranges pruderies se dessinaient et bien en pure perte, sur ma parole : on ne songeait nullement à leur faire l'honneur qu'elles refusaient par avance. Le bal a lieu ; et, comme quelques privilé-

giés de la fortune, ainsi que d'honorables magistrats, admis au sein de la réunion, attestent l'éclat et la convenance parfaite de la fête, bien des gens en sont au regret de n'avoir pu avoir leur part de cette solennité unique jusqu'ici dans les fastes de Lyon artiste.

Quelques personnes se sont étonnées qu'avec des élémens comme ceux que renfermait le bal, on n'ait pas joué quelque pièce de théâtre ou, du moins représenté quelque proverbe. Sans doute jamais réunion n'offrit plus de chance au succès de pareil divertissement ; mais de tels jeux, propres à conjurer l'ennui, étaient superflus en cette circonstance. Toutefois que l'on sache que, si jamais, dans un bal d'artiste, on représente quelque folie, le choix des commissaires ne tombera pas, comme en certain cercle, sur *les Femmes d'emprunt* et *les Vieux péchés*.

Un concert avait été projeté et n'a pu avoir lieu par des circonstances imprévues mais indépendantes de la volonté des artistes qui devaient y concourir ; les nommer serait ajouter inutilement au regret que l'on a éprouvé de ce mécompte, compensé par une symphonie grotesque, devenue comme une piquante parodie du concert qui nous échappait.

Du milieu d'un bosquet de fleurs artificielles s'élevaient les accords des instrumens de l'orchestre dont les musiciens étaient revêtus de costumes pittoresques.

D'innombrables bougies, se reflétant dans les glaces, illuminaient splendidement la salle principale



du bal, où se croisaient incessamment, dans l'intervalle des danses, les hommes travestis, échangeant entr'eux des paroles où la cordialité le disputait à l'enjouement. Parmi les dames on remarquait peu de travestissements : une Chinoise, une Esmeralda, deux Vestales, une Cauchoise, quelques costumes de fantaisie ; mais les artistes n'imposent aucune loi aux dames, le travestissement avait été facultatif et il en était résulté que le costume de bal paré avait été adopté par la plupart d'entr'elles.

Nous avons donné beaucoup d'éloges à l'ordonnance de cette soirée ; mais il en est un que nous avons gardé pour le dernier, parce que, résumant à lui seul tout le bien que l'on peut dire d'une pareille fête, il est à la fois l'éloge du bal et celui des invités : *Une seule table d'écarté a été dressée vers le matin, et le combat n'a pu s'engager, faute de combattans.*

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M^{lle} HENRIETTE BAUDOUIN.

L'Infâme, ou le Guelfe et le Gibelin, drame en cinq actes, par M. Louis. — *Le Sauveur*, vaudeville en trois actes. — Romances chantées par M. Lange Chiarini. — *Le Joli garçon*, vaudeville en un acte.

Le dictionnaire de l'Académie, pour lequel je professe une grande vénération, se tait sur la définition du mot *mélodrame* et me laisse ainsi livré à l'arbitraire de mes opinions grammaticales. La pièce représentée hier, sous le titre de *L'Infâme*, est-elle drame ou mélodrame ? Si le drame est un poème composé pour le théâtre et représentant une action soit comique, soit tragique, assurément *L'Infâme* est un drame ; mais si le mélodrame est un drame orné de chants, — comme le prétend mon jardin des racines grecques, — *L'Infâme* ne peut échapper à sa destinée, il est mélodrame, mélodrame comme *le Solitaire* avec sa ronde de la forêt noire, mélodrame comme tant d'autres ouvrages où l'on chante quelque peu, mais où, par compensation, l'on poignarde beaucoup. Avant de me prononcer sur la rationalité de cette qualification, j'attendrai donc la nouvelle édition du dictionnaire des Quarante ; puisse-t-elle venir enfin ! Quoiqu'il en soit, *L'Infâme, ou le Guelfe et le Gibelin*, justifie parfaitement son premier titre. Le comte Diano est un infâme assassin qui met fort méchamment à mort l'auteur de ses jours et pousse l'indélicatesse jusqu'à précipiter sa légitime épouse par la fenêtre, à telles fins que de convoler à de secondes noces. Mais le crime est aveugle ; la justice divine veille, d'ailleurs, comme c'est l'usage ; et, si le fleuve qui roule ses flots au pied du palais ne prend pas la parole pour crier au perfide Diano : *Tu es un assassin !* au moins laisse-t-il surnager un manuscrit accusateur, confié à son sein par la main du crime ;

et de ce manuscrit, recueilli par un pêcheur, doit résulter tôt ou tard une preuve accablante contre le meurtrier. Libre par la mort de sa femme, le comte Diano ne tarde pas à venir réclamer la main de la fille du ministre Alfiéro. Il avoue au roi, Ferdinand d'Aragon, qu'il avait contracté une première union et il rejette sur un suicide l'événement opportun par suite duquel il est rendu à la liberté. Le mariage est sur le point de se consommer ; les fiancés marchent à l'autel où les appellent les sons religieux de l'orgue ; mais, ô surprise ! un moine s'offre tout-à-coup à leurs regards ; ce moine fulmine des paroles d'anathème ; il sait la vie et les crimes de Diano... « Cet hymen sacrilège ne s'accomplira pas ! s'écrie-t-il ; comte, tu es un infâme assassin ! — Des preuves ! Il faut des preuves à une telle accusation, réplique le roi, prenant fait et cause pour son favori. Ici reparait le manuscrit sauvé des eaux. Le roi, ébranlé un instant, annonce que le Conseil des ministres vérifiera le manuscrit ; il y aura enquête. Mais il faut un époux à la princesse dont l'hymen est annoncé à toute la cour, et cet époux sera encore l'homme sur lequel pèse un soupçon de meurtre. En vain le peuple réclame justice à grands cris : les rois ne s'effraient pas pour si peu, et l'on va, selon toute apparence, passer outre lorsque, prompt comme la pensée, le moine se rue sur Diano et lui plonge un poignard au cœur. Dans ce mouvement, le capuchon du frocard s'est retiré et laisse voir la figure de Meloni, guelfe proscrit, auquel revenait à bon droit cette petite vengeance, car il était l'amant de Laura, la femme assassinée. Au milieu de tous ces crimes, l'auteur a intercalé une scène d'assez bon effet, dans laquelle il nous montre les pécheurs guelfes, les républicains de ce temps-là, suivant la version qu'il adopte, traitant vertement Ferdinand d'Aragon, leur roi légitime. Il est superflu d'ajouter que le parterre a vivement applaudi aux remontrances que le monarque subit en cette occasion. Le fait remonte, il est vrai, à l'an 1500, mais, en déplaçant les époques, on arrive facilement à une actualité que chacun a comprise. On a beau dire, en langage St-Simonien, que l'humanité ne se répète jamais, il n'en reste pas moins prouvé que les mêmes tribulations et les mêmes misères se reproduisent toujours dans l'histoire du peuple, malgré les évolutions progressives de l'humanité. La toile s'est baissée sur l'œuvre de notre concitoyen Louis, aux applaudissements de la salle vivement émue par les dernières scènes de l'ouvrage. Drame ou mélodrame, il y a eu succès en fin de compte ; je n'ajouterai rien à ce qui précède : le parterre s'est chargé d'indiquer à l'auteur les taches qui déparent son œuvre. Je plains Jules de toute mon âme d'être voué à de semblables rôles : l'odieux du personnage qu'il représente dépasse toutes les limites du possible. Tony joue avec intelligence et chaleur ; pourquoi

faut-il qu'au plaisir de rendre justice à ses constans efforts vienne se mêler le regret de le voir s'éloigner de notre scène ? Et la jolie bénéficiaire, M^{lle} Henriette Baudoin, la triste Laura, comment cet infâme Diano a-t-il le courage de la mettre à mort et d'une façon si cruelle ?

Le Sauveur, comédie-vaudeville en 3 actes. M. Arthur est affecté de *surdi-mutité*, ce qui ne l'empêche pas d'être fort joli garçon ; il a sauvé la vie à M^{me} d'Argens, jeune veuve qui se noyait, sans-doute par accident, car on ne se noie pas d'enthousiasme quand on est veuve d'abord et qu'en outre on est riche et jolie. Un oncle, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, veut marier la jolie veuve ; un futur assez sot est sous sa main ; conspiration dans laquelle l'oncle est puissamment aidé par un sieur Antinoüs, danseur retraité, dont les articulations, jadis si souples, s'ossifient chaque jour. Mais l'oncle propose et la nièce dispose. M. Arthur retrouve dans l'amie de M^{me} d'Argens, la plus tendre des mères, sa mère qui l'avait abandonné, il est vrai, dans un pays lointain, mais chez laquelle parle enfin la voix de la nature ; grande explication ; le sourd-muet épouse la femme qu'il avait sauvée. Il est bon et utile de savoir nager, comme vous voyez ! Cette pièce, toute de détails et dont l'analyse ne saurait donner qu'une idée fort incomplète, renferme des longueurs hors-d'œuvre qui nuisent singulièrement à l'intérêt et à l'action ; mais, en revanche, vous y applaudirez des scènes neuves et charmantes, celle surtout où le langage des gestes supplée aux paroles, dans la reconnaissance de la mère et du fils. M. Lange a fait preuve de sensibilité et de talent dans le rôle du sourd-muet ; il ferait honneur à l'abbé Sicard. — Toutes les délicatesses du cœur d'une mère ont été saisies et rendues avec bonheur par M^{me} Faivre. — Sous les traits de M^{me} Herliska on a vivement applaudi M^{me} d'Argens. — Et Breton, *farceur va !* depuis que je sais que l'on peut mourir de rire, je crains toujours quelque mort subite pour ce bon parterre lorsque je vois Breton épargner si peu la rate d'autrui. — J'ajouterai ici que Danguin et Rousseau ont contribué au succès de l'ouvrage.

M. Lange-Chiarini a retrouvé sa voix et une fort jolie voix, je vous jure, pour adoucir au public les longueurs de l'entracte qui le séparait du *Joli garçon*. Les vers de M^{me} Valmore ont encore gagné à pareil interprète, et je ne sache pas de plus bel éloge à donner à M. Lange.

Si vous êtes curieux de voir Breton, victime de la fatale beauté que lui départit la nature ; garçon de café fashionable, battu, souffleté, assommé, empoisonné ; si vous ne vous épouvantez pas à l'idée de l'*onclicide* qu'il est sur le point de commettre sur la personne de son parent, M. Bringuet, féroce marchand de sangsues, lequel se vante de saigner à

blanc l'humanité toute entière ; si les gravelures ne vous font pas peur et que votre cœur ne doive pas trop s'émouvoir aux cris plaintifs d'un marmot dont pas un ne veut être l'éditeur responsable, allez, allez voir le *Joli garçon*, vaudeville en un acte, de MM. V. D. et A. Je vous garantis un rire homérique, un rire à sortir de là affecté d'une hernie.

CARL.

LES CAPRICES DE LA PLUME

Je comprends maintenant qu'un enfant morde sa nourrice, et qu'un aveugle puisse battre son chien : car je viens de briser ma plume.

Elle était récalcitrante en diable, et les typographes attendaient sur mes épaules, ce qui n'est pas inspirateur, au contraire. Il y a des plumes qui vous feraient manquer de parole à l'abonné.

Il n'y a pas de tours qu'elle ne m'ait faits. C'est une suite du 28 juillet entr'elle et moi. Un jour, par exemple, elle est décidée à refuser l'encre, et je me damne à la tremper dans le cornet : le tout en vain. Pendant ce temps, l'arôme des idées, le Champagne de la facétie, la mousse de la joyeuse humeur, s'évapore, s'affadit ou tombe. J'étais brillant, léger, spirituel ; je deviens flasque, lourd et stupide. Je conçois à merveille la métempsychose. C'est sans doute en essayant son stilet sur le papyrus que Pythagore se trouva bête.

Un autre jour le papier ne lui convient pas : elle y ramasse avec perfidie des pulpes cotoneuses, des filaments imperceptibles, des filets comme ceux de l'araignée, et qui serpentent comme des couleuvres noires, à la suite de son bec ; raturant ainsi sur toute la longueur de la ligne des magnificences d'esprit comme on n'en n'a qu'une ou deux à sa disposition dans toute la durée d'une existence d'homme, fut-on Châteaubriant. Malédiction !

Une fois, je chiffrais, je traçais des problèmes : j'allais résoudre la quadrature du cercle, parole d'honneur ! la coquille se prit aux cheveux et du bec, avec le coton de l'encrier qui vint, comme un butor, tomber, tout chargé d'encre sur ma figure : j'entends ma figure de géométrie. Je perdis la quadrature du cercle. N'y a-t-il pas de quoi perdre patience ?

Il y a des plumes incorrigibles. On a beau les tailler, les citer pardevant le tribunal du canif, corriger leurs funestes inclinations, leurs écarts vicieux. Ce sont des êtres insubordonnés, sans discipline, et qu'il faut écraser.

J'avais donc, comme je vous disais trouvé tout-à-l'heure, un trait d'une finesse imperceptible ; un trait d'autant plus beau, qu'il est radicalement perdu. Toutes les puissances de ma tête s'étaient concentrées entre mes doigts. J'avais du génie dans les ongles, la fièvre au front, la joie au cœur ; le sourire courait sur mes lèvres ; ma plume criait bien un peu, mais j'étais

supérieur à ses maussaderies taquines; je me sentais prédestiné; le métal littéraire sortait en fusion de ma fournaise cérébrale; la phrase se déroulait avec sa perfidie, son style, sa coquetterie et ses épisodes. J'atteignais déjà tout en sueur le moment fatal où je me décernerais une couronne sur le cadavre de la difficulté vaincue : il s'agissait d'un rien; d'un rien que je sentais sur ma langue, qui se préparait à rouler de mes doigts, que je voyais presque déjà de mes yeux sur le papier. C'était subtil, microscopique, délicat. Zeste! la drôlesse, l'infâme, la misérable plume s'est fendue jusqu'aux oreilles.

Résistez donc à de telles infortunes.

De quelle étoffe êtes-vous donc, si vous ne sympathisez pas avec ma douleur?

Ah! si vous saviez ce que vous avez perdu? Mais je ne le sais pas moi-même.

LA BIBLIOTHEQUE DE MON

FLANERIE.

(Suite.)



O que la figure de mon oncle Tom me parut affreuse en ce moment là! Je l'aime, et beaucoup, mon oncle Tom; mais passer du plus doux objet à la figure de son oncle, des plus charmans songes du cœur, aux froides réalités! Il en faut moins pour faire prendre en dégoût et la vie et son oncle.

Aussi mes questions et mes réponses lui semblèrent-elles incohérentes au dernier point, et je l'entendis murmurer le mot de délire; sur quoi il sortit.

Ce ne fut que lorsque je me fus reporté en idée au lendemain, que je pus retrouver l'image de ma jeune Juive, car elle était Juive. Je me représentai sa venue chez mon oncle de mille façons, et à force d'imaginer des moyens de la voir, de lui parler, de me faire connaître à elle, j'en vins à former le projet le plus extravagant.

Ecarter mon oncle,.... la recevoir moi-même,.... lui parler..... Mais que lui dirai-je? Savoir que lui dire était la première condition pour que mon plan fût possible; et j'étais fort embarrassé, car c'était la première fois que j'avais à parler d'amour. Je n'avais pour guides que quelques romans que j'avais lus, où l'on me semblait parler si bien que je désespérais de pouvoir atteindre à cette perfection.

« O si seulement je pouvais lui peindre l'état de mon cœur! disais-je. « Il me semble que toute fille accepterait ce que je ressens pour elle. » Et je sautai à bas du lit pour essayer ce que je pourrais lui dire.

Après avoir allumé ma bougie, je plaçai en face de moi une chaise à qui je pusse m'adresser, et m'étant recueilli un moment, je commençai en ces termes :

— « Mademoiselle! »

Mademoiselle? Ce mot me déplut. Un autre? Point. Le sien, je l'ignorais. Je pensai qu'en cherchant... Je cherchai bien. Rien que Mademoiselle! Me voilà arrêté au début.

— « Mais, est-ce bien une Demoiselle? Est-ce pour moi une Demoiselle comme la première venue? Mademoiselle! Impossible. Il ne reste plus qu'à tirer mon chapeau et dire: J'ai bien l'honneur d'être, etc. » Je m'assis fort désappointé.

Je recommençai plus de dix fois, sans pouvoir trouver autre chose. Je me décidai enfin à éluder la difficulté en écartant ce mot, et je repris d'un ton passionné :

— « Vous voyez devant vous celui qui ne veut vivre, qui ne veut brûler que pour vous... Et dès ce jour... mon cœur vous jure un éternel... »

— « Ah mon Dieu! C'est un quatrain! » Car je sentois arriver au galop une rime fatale. Je me rassis désespéré. « C'est donc si difficile d'exprimer ce qu'on sent! pensais-je avec amertume. Que deviendrai-je! Elle rira... ou plutôt elle prendra en pitié ma bêtise, et je serai perdu! » Cette pensée me rongeoit, et je renonçais déjà à mon projet.

Cependant mille sentimens gonfloient mon cœur, comme s'ils eussent cherché une issue, en sorte que malgré moi, je roulois dans ma tête une foule de phrases, de protestations, d'apostrophes passionnées, qui formoient un cauchemar pénible sous lequel je restais affaissé.

Je me levai pour me soulager, et je me promenai dans ma chambre, laissant échapper des mots, des phrases entrecoupées.

.... « Vous ignorez qui je suis, et je ne vis que de vous ou de votre image..... Pourquoi je suis ici?.... J'ai voulu vous voir.... J'ai voulu, au risque de vous déplaire, vous faire savoir qu'il est un jeune homme dont vous êtes l'unique pensée.... Pourquoi je suis ici? C'est pour mettre à vos pieds mon amour, mon sort, ma vie.... Juive! Eh qu'importe! Juive, je vous adore; Juive, je vous suivrai partout.... O ma chère Juive! Trouverez-vous ailleurs qui vous aime comme moi.... Trouverez-vous ailleurs la tendresse, le dévouement, la félicité que mon cœur vous tient en réserve! Ah si vous pouviez partager la moitié de ce que j'éprouve, vous béniriez le jour où vous me vîtes à vos pieds, et aujourd'hui même, vous me laisseriez l'espoir que je ne vous ai pas parlé en vain.

Je m'arrêtai soulagé. J'avois versé dans ces mots une partie des sentimens qui inondaient mon âme, et au feu dont j'accompagnais mes discours, je croyais voir la jeune fille rougir, s'émouvoir, et mes paroles arriver jusqu'à son cœur. Alors portant la main sur le mien : « Ah non! » ajoutai-je, « par pitié pour un malheureux, ne me repoussez pas, vous me repousseriez dans l'abîme! La vie pour moi, c'est où vous êtes!.... Hé!.... Le Diable l'emporte! Oh! mon oncle! mon oncle! » (La suite au prochain numéro.)

Nous ne pouvons rendre compte aujourd'hui de la première représentation de *Robert-le-Diable*. Car pour le faire, il aurait fallu y assister; pour y assister, il aurait fallu trouver de la place, et tout cela nous a été impossible. Aussi pourquoi les journalistes n'ont-ils pas une loge?

COUPS-D'AILE.

— Robert a produit un effet d'enfer; aussi a-t-il eu un succès du diable.

— M. Bley, ex-premier violon-solo de notre première scène, tient le même emploi au théâtre de Lauzanne. Cette nouvelle ne doit pas rester étrangère à ceux qui s'intéressent à la réputation de cet habile musicien.

Un malheureux ouvrier en soie, ne pouvant payer ses impositions et résistant à la vente que l'on voulait faire de son mobilier, a donné lieu cette semaine à un grand mouvement de troupes et de peuple, dans la commune de la Guillotière. Grâce à l'intervention généreuse d'un citoyen qui a satisfait le fisc de ses deniers, le calme a été bientôt rétabli.